

Pour l'instant, je n'ai que des fragments illisibles de mon «roman en début de chantier». Mais vous trouverez ci-dessous la nouvelle (publiée sur mon blog «En vrac» qui a été à l'origine de ce projet. Même si le roman sera très différent. Une fiction se déroulant uniquement en huis-clos sur l'île.

Le luxe du pessimisme

Son haussement d'épaules aurait suffi. Nul besoin d'explications de sa part. Surtout au cœur de son œuvre quotidienne. Faut voir le jardin des inconnus, m'avait dit la serveuse du restaurant. Une lumière dans son regard, fière d'appartenir au même village que ce jardinier. Le pêcheur à la retraite se trouvant devant moi. La main sur sa pelle, il a posé les yeux sur l'horizon. « Quand la fin du monde sera finie, la planète ira beaucoup mieux. ». La serveuse, qui tenait à me le présenter, nous sert d'interprète. Le retraité se tourna lentement vers moi pour ajouter: « Et nous aussi. ». Un bref sourire sur son visage tanné par les vents. Le sourire d'un homme qui sait qu'il a déjà perdu. La fin du monde passant et repassant entre ses mains. Mais il refuse de baisser les bras. Tout entier à sa nouvelle tâche. Plus fort que la fin.

Ses propos m'ont replongé aussitôt dans l'enfance. A des milliers de kms de son chantier d'homme en guerre contre l'oubli. Les mêmes mots en boucle dans la bouche de mes parents. En écho aux infos de la radio : notre phare de cuisine sur le monde. Sa lumière éclairant toujours le plus sombre du flux de l'actualité. Rares les jours où, au petit déjeuner, la fin du monde ne s'annonçait pas. Surtout à travers les regards échangés des parents. Ils parlaient à voix basse comme par peur d'être entendu, leur front

plissé. Double visages fermé comme miroir de la fin du monde. Avec chaque matin pour un gosse l'impression d'être né dans un monde finissant. Ai-je ressenti cette finitude dans le corps de ma mère ? Elle n'a pas attendu ma naissance pour se focaliser sur le pire. Une femme accrochée aux infos comme si elle voulait être la première informée de la dernière catastrophe. Mon père, moins addict aux actualités, passait son temps à pester contre le manque. Peu importait le manque, du moment qu'il lui donnait une raison de râler. Pourtant, sans rouler sur l'or, on ne manquait de rien. Mère secrétaire de direction, père commercial dans une concession automobile. Sans doute la famille la plus nantie de notre cité; mes parents, persuadés d'être victimes d'une erreur d'aiguillage, préféreraient dire «notre résidence» en imitant - mal- ceux qu'ils rêvaient d'être. Pas une enfance malheureuse. Mais comme un voile dessus, une irrépressible appréhension même sur les moments de joie. Avec toujours, dans les yeux de ma mère: la fin du monde, le retour. On ne pouvait rien faire. C'était inéluctable. Le monde arrivait à sa fin. Planète terminus.

Comment avoir échappé à ce linceul invisible au-dessus de mon ciel de gosse ? «*Un juif ne peut se payer le luxe du pessimisme*». C'était Joseph, un voisin, rescapé de Birkenau, qui l'avait balancé dans l'escalier à mon père qui se plaignait une énième fois de sa place de parking occupé par un autre locataire. Le vieillard m'avait gratifié d'un clin d'œil complice. Longtemps après que j'ai su qu'il citait Golda Meir. Pour moi cette phrase reste celle de Jo le voisin. Ce vieillard était un champion de l'altruisme. Et un infatigable pèlerin de la mémoire qui, en plus de son boulot de chauffeur livreur, sillonnait les écoles et d'autres institutions pour transmettre l'indicible. Un indicible qu'il refusait de voir revenir. Malgré l'horreur qu'il avait traversé, il avait conservé foi en l'humanité. Misant encore sur ses contemporains. « Même si les camps de la mort restent à mon avis unique dans la barbarie humaine, je n'oublie pas les souffrances des autres peuples. Les russes dans les goulags, les indiens d'Amérique du nord, les aztèques, les palestiniens, les noirs d'Afrique du sud, les tibétains... La liste est longue. Et à mon avis, elle n'est pas prête de s'arrêter avec les

apprentis sorciers guidés par le fric et la géopolitique qui gouvernent ce monde. Pas une raison pour ne pas réagir et se battre. Je ne veux pas me faire avoir par ceux qui veulent nous diviser par la comptabilité des souffrances. ». Jo était un des plus anciens du quartier. « Facile à dire mais imagine un instant que je vienne dans ton appartement, où tu es né et habite, et que je te dise: dégage, maintenant c'est chez moi et toi tu dors dans le cagibi ou les chiottes. Ce qui se passe en Palestine est ignoble. Et je trouve que tu n'en parles pas assez ou très vite. Le devoir de mémoire et la souffrance ne doivent pas occulter les crimes d'aujourd'hui. Même s'ils sont commis par des descendants d'êtres ayant énormément souffert par le passé. ». C'était Hamid, un autre ancien du quartier. Tous les deux parmi les premiers habitants de la cité. « Et toi tu trouves toujours des excuses sociales aux abrutis de kamikazes qui se font sauter et massacrent des innocents. L'injustice et la misère n'excusent pas non plus la barbarie. ». Hamid devenait rouge. « Je n'ai jamais dit ça ! Tu sais très bien que je hais plus que tout ces fascistes d'intégristes. Des sanguinaires à combattre jusqu'au dernier. Mais je... Facile de noyer l'occupation des territoires dans ce genre d'arguments. Tu ne réponds jamais aux questions. ». Le ton montait chaque fois de plus en plus, jusqu'à « on se connaît plus maintenant ! » de l'un ou de l'autre s'éloignant en pestant. Pour une brouille plus ou moins longue. C'étaient les mémoires du quartier. Deux de mes voisins préférés.

Hamid avait débarqué d'Algérie en 1964. Jeune paysan, plus occupé par les saisons et ses moutons que par la politique, il s'était engagé dans la guerre d'indépendance. Un engagement s'imposant incontournable après avoir vu ses parents torturés devant ses yeux. Sa mère n'avait pas survécu aux violences. Deux ans plus tard, il avait subi à son tour des tortures lui laissant de nombreuses traces sur le corps. Plus d'autres invisibles sous la peau. Un rebelle qui, peu après l'indépendance, entra en conflit avec les nouveaux dirigeants. Une tête brûlée renversant le bureau d'un haut gradé. Il avait été menacé de mort, accusé de trahison, et contraint de s'exiler pour sauver sa peau. D'abord en Espagne avant d'arriver en France où il fut embauché

dans une usine de peinture en bâtiment. Une couche de plus pour ses poumons déjà chargés en fumée de Gauloises sans filtre. Il vivait seul. Plusieurs fois par semaine allant raconter le monde à sa femme au cimetière. « La gégène m'a moins fait mal que le départ brutal de Marie. Pourquoi partir si jeune ? Elle est la seule qui a réussi à apaiser ma colère. M'aider à continuer de vivre avec cette putain de scène d'un matin de printemps revenant dans toutes mes insomnies. Et me faire accepter que le monde n'était pas qu'un ramassis d'ordures. Sans elle, je ne serais qu'une boule de haine ne pensant qu'à la vengeance. Marie me manque à chaque seconde. ». Un homme blessé deux fois dans le regard d'une femme mourante. Certains dimanche matin, il mettait les disques préférés de Marie. Le couple était né à un bal du 14 juillet. C'est pour nous deux, souriait-elle à chaque feu d'artifice de la fête nationale. Hamid dansait les yeux dans les yeux d'une ombre. L'ombre qui le tenait debout.

Les deux hommes avaient un point en commun: ni l'un ni l'autre n'étaient allés en Israël ou en Palestine. Et Hamid avait définitivement rayé l'Algérie de sa mémoire et de son passeport. « Mes vraies racines sont désormais dans le cœur de Marie. ». Deux piliers du quartier. Des décennies qu'ils n'avaient pas quitté la ville. Passant leur mois de vacances toujours au même endroit, à une trentaine de mètres de leur domicile. Excepté leurs quelques engueulades annuelles, souvent générées par une info à la télé ou à la radio, ils se fréquentaient beaucoup. Le polonais et le méditerranéen comme cul et chemise quand le Proche-Orient ne s'invitait pas à leur table. Ils avaient aussi un autre point en commun: la synagogue et la mosquée. Jamais ils n'y mettaient les pieds. Leur temple c'était «Le Tabac de la Paix» au coin de la rue. Et leurs seuls signes ostentatoires : des verres de liquide jaune sur le comptoir et une pince à tiercé. Plus un chapelet de bons moments ensemble. Le duo improbable résistait au temps. Et surtout à la hache de l'Histoire voulant séparer les individus pour les enfermer dans des communautés bien cloisonnées. Jo et Hamid copains à perpétuité.

Chacun occupait un jardin ouvrier. Leur parcelle, parmi une quinzaine d'autres, étaient contiguës. Très drôle de les voir bosser, dos à dos, quand ils s'étaient engueulés. « Deux vrais gosses vous deux. Arrêtez de polémiquer; vous n'arriverez jamais à vous mettre d'accord. Même Dieu, s'il existait, ne parviendrait pas à trouver une solution à ce conflit. Pas vous deux avec vos p'tits bras qui en trouveraient une. ». C'était Marthe qui les apostrophait de son jardin. Elle se relevait et pointait son doigt vers eux. «En plus, je tiens à vous dire que le premier territoire colonisé de la planète c'est là...(elle tapotait sur sa poitrine) C'est le corps de la femme. Ça dure depuis bien avant Jésus, Mahomet, Moïse, et toute leur clique de misos. Et notre guerre de décolonisation n'est pas terminée. Le plus dur reste à défaire pour nous les femmes. ». Marthe, une ouvrière du textile, était très militante. «Oui je sais que j'ai 68 cornes ayant poussé sur ma depuis un certain joli mois de mai. Une cocue des barricades avec des millions d'autres. Pour parodier l'un des plus beaux textes sur ce cocufiage de masse, je hais les soixante-huitards passés du col Mao au col Moa Moa. Mais ces traîtres ne m'empêcheront pas de me battre et continuer d'espérer. ». Un combat perpétué dans son rôle d'écrivain public. Remplissant de la paperasse d'une table de cuisine à un banc de square ou sur le guéridon de son jardin. Vous vous prenez pour la patronne du quartier, avait balancé un huissier avec un air méprisant. Avant de rebrousser chemin sa chemise blanche couverte de compost. «Putain! Faites chier tous avec vos conneries en boucle ! Je peux pas faire ma sieste! ». La conclusion du débat par Stevo, le vieux gitan allongé sur un transat. Son chapeau sur le visage.

Il y avait aussi Olivio l'italien coco, Pablo, l'Espagnol républicain, Dédé le gaulliste résistant... Des figures marquées par la guerre, l'exode, comme venues d'un autre siècle que celui des gosses que nous étions: nés sans guerre à domicile. Mais la majorité des locataires des jardins, ouvriers ou employés avec de faibles revenus, étaient des citoyens lambda, le plus souvent en retrait des joutes politico-historiques d'une parcelle à l'autre. Seuls quelques-uns détonnaient dans le décor classique d'une banlieue ouvrière. Dont une femme d'une quarantaine

d'années, très élégante, qui parlait peu et souriait souvent. Je me souviens de son parfum dans le hall de l'immeuble. Personne ne connaissait son histoire. Le bruit courait que c'était une aristo qui avait tué son mari et été relogée à la hâte avec son fils. Elle est partie en laissant un mot dans le cabanon de Marthe. « Ma dernière production de jardin est à partager avec les habitants de la résidence. Comme tout ce qui reste dans mon appartement. Bonne continuation à tous. Simone. ». Un mobilier de luxe, une bibliothèque monumentale, nombre de disques, des toiles aux murs.... Comment opérer le partage? Pourquoi privilégier tel ou tel locataire ? Marthe, après avoir consulté Joseph et Hamid, décida de tout donner à Emmaüs. Sauf un gros cahier d'écolier poussiéreux découvert sous un canapé. Seule Marthe connaît la véritable histoire de cette inconnue. Et moi à qui elle l'a confiée. « Toi qui écrit des histoires, tu pourras peut-être en faire quelque chose. ». Une trajectoire belle et tragique à la fois. Elle restera au fond d'un tiroir. Dernière cache du témoignage d'une femme sans concessions ? Nulle intention d'exploiter ses écrits qu'elle a égarés dans son déménagement à la hâte. Je ne m'en sens ni le droit, ni le talent d'écrire ce genre de texte du domaine de l'intime. Qu'est-elle devenue ? Toujours aussi belle ? Une beauté aux yeux fanés.

Mes parents avaient déménagé peu après mon quinzième anniversaire. Ils avaient fait construire dans un lotissement en lointaine banlieue, à une trentaine de kms de notre ancienne adresse. Papa ne parlait plus que de son minuscule carré de terre et de sa piscine si étroite que nous avions l'impression de ne faire que des largeurs. Ils avaient atteint leur objectif, réalisé le rêve de leur vie. Aujourd'hui, je ne leur en veux plus. Les rêves n'ont pas - heureusement - la même couleur pour tous. Mais qu'est-ce que j'ai pu les détester à l'époque. Tous deux jouissaient de leur «propriété» sans se soucier que leur ado de fils s'emmerdait comme un rat mort. Marre des cours de piano, faut savoir jouer de la «grande musique», pareil pour le tennis un jour les voisins te verront à Roland-Garros. Ces cours la plupart du temps séchés pour retourner en mobylette dans mon quartier perdu.

Retrouver les copains de la cité. Et surtout écouter les «vieux des jardins».

Loin d'être le paradis sur terre ces carrés de terre. Jo et Hamid n'avaient pas le monopole des conflits. La haine ordinaire de promiscuité. Mais tous, retraités ou en activité, étaient soudain solidaires contre les nouveaux arrivants. « Faut même qu'ils viennent nous piquer nos jardins. C'est pas des ouvriers que je sache ces bobos pistonnés. ». La colère commune contre les nouveaux arrivants, en odeur de sainteté à la mairie, qui commençaient à investir leur territoire. La majorité des jardiniers en voulait aussi aux jeunes du quartier, aux roms, aux migrants... À tous ceux venant perturber les habitudes. Marthe, Jo, Hamid, et quelques autres, pourtant exaspérés par certaines pratiques des arrivants de fraîche date, comprenaient la difficulté des nouvelles populations fragilisés ajoutées aux anciennes cherchant à se défragiliser. Jo et Hamid collectaient des fruits et légumes livrés directement aux plus démunis qu'eux. Ceux qui avaient vécu le pire connaissaient le prix de l'exil et de la souffrance des jouets des dictateurs et de la connerie humaine. Une des frontières entre les parcelles était l'empathie. Avec ou sans. La haine gagnant du terrain. Une empathie plus difficile à semer que dans les beaux quartiers. Mais présente.

Ces jardins ont été pour moi une sorte d'Université populaire à ciel ouvert. Mes devoirs, la fenêtre entrebâillée au printemps et en été. J'entendais tout de ma chambre. Mes oreilles ouvertes et affamées. «On nous a proposé un jardin d'ouvriers. Jamais de la vie. On est pas comme eux, nous. On va pas mettre nos mains dans la terre. ». J'avais surpris ma mère au téléphone. Notre arrivée dans le quartier était pour elle un accident de parcours. Elle m'avait inscrit d'ailleurs dans une école primaire privée et envoyé au collège dans une autre commune. Toute ma scolarité hors de notre lieu de vie, comme désormais nombre de gosses de bobos vivant dans les quartiers populaires. Sauf que mes parents, persuadés d'être supérieurs aux voisins, gagnaient sans doute moins que certains ouvriers spécialisés. Ils m'interdisaient de les fréquenter. Que les rejetons de cadres ou commerçants

dignes de franchir le seuil de notre T2. Dès que mes parents avaient le dos tourné, j'allais jouer avec les gosses interdits de séjour chez moi et passaient de longs moments dans les jardins. Marthe, Joseph, Hamid, et d'autres, m'ont beaucoup apporté. Tout ce dont mes parents avaient la trouille. Double école pour moi. Celle de l'éducation nationale. Et mes cours en bas de l'immeuble. Un labyrinthe de potagers. « Ici, tu as la planète en modèle réduit. Nous ne sommes pas pires ou meilleurs qu'ailleurs. Chacun avec sa part de nuit et de boue. On transporte tous les ombres du passé. Certaines ombres plus lourdes à traîner que d'autres. Mais, sache jeune homme, qu'on fait tous ce qu'on peut pour rester dignes. La dignité ça se négocie pas. Comme sa liberté de parole et de pensée. Penser avec toutes nos contradictions et différences. Sans jamais oublier de douter: le nerf de l'intelligence. Et de savoir se marrer pour des conneries. Bref, je... Je suis très fier d'avoir participé à ces jardins. Faudrait qu'un jour quelqu'un écrive ce qui s'est passé ici. Dans nos jardins. Même si les cons y poussent aussi... Bon, tu me laisses maintenant, j'ai mes patates à buter. Marie les adorait en chemise. Fous le camp jeune homme.». Hamid finissait toujours abruptement ses explications comme s'il en avait trop dit. « Fais pas cette tronche le jeune, il est pas méchant le père Hamid. Juste un peu... comme moi et d'autres... Parfois on perd les clefs du savoir vivre. Mais, au fond, sous nos airs de chieurs, de profs a donner la leçon à tout bout de champ.... En fait, on est que des puits de tendresse. Une tendresse que les fumiers, les fumiers du passé, ceux d'aujourd'hui et malheureusement de demain, n'ont pas réussi à assécher. Rentre chez toi maintenant. Perds pas ton temps avec nous. Profite du temps qui court très vite. Plus vite que les rêves de gosse. ». Jo me tapait sur l'épaule et reprenait sa tâche. Je remontais sur ma mob. Direction la fin du monde en famille.

Depuis mon départ de la région, je rends visite aux jardiniers au moins une fois tous les deux ans. La population a beaucoup changé. De nombreux jeunes travaillant dans les parcelles. Seules quelques têtes enneigées persistaient sur leur mouchoir de terre en pleine ville. Dont Jo et Hamid. Tous les deux et d'autres, anciens

et nouveaux, s'occupaient de l'espace de Marthe. Ils la descendaient sur son fauteuil roulant. Elle les regardait bêcher et creuser. Parfois pestant contre tout et son contraire. La dernière fois que je suis retourné les voir c'était il y a deux ans. Jo et Hamid assis sur un banc. Tous deux, très en colère; avaient les yeux dans le vague. Israël versus Palestine ? Un mauvais canasson dans la cinquième ? Non. L'objet de leur colère se trouvait en face d'eux: les jardins transformés en chantier. Le nouveau maire avait vendu les terrains à un promoteur. Pour un complexe de remise en forme avec des salles de muscu, un immense salon de tatoueur, un supermarché bio, des restaurants... « On va tout faire péter. » Jo pointa sa canne en direction des grilles. Hamid avait haussé les épaules. « On pourra rien. Le fric, y a plus que ça. Pas nos p'tites histoires d'invisibles qui font le poids contre un gros chèque. » J'étais resté immobile, incapable du moindre geste. Ni du moindre mot pour remonter le moral des deux vieillards. À quoi bon parler. Les jardins déjà détruits par les pelleteuses. « On va pas te le dire, le p'tit jeune mais... ». Ils se marrèrent comme deux gosses. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien manigancer? J'eus la réponse trois semaines après à la télé. « Plusieurs vieillards, dont une femme en chaise roulante, ont jeté des tomates sur le préfet, le maire, et le député, venus inaugurer le centre « Nouvelle santé ». Puis ils se sont enchaînés aux grilles du chantier. ». Qu'est-ce que j'ai ri. Si fiers de mes profs de vie. Et d'optimisme.

Sans aucun doute la citation de Joseph, les conversations avec Hamid et Marthe, le tout conjugué aux rires de ces gens aux fins de mois sans fin, qui m'ont poussé à être optimiste. Surtout ne jamais ressembler à mes parents, tenus en laisse par le fil de la dépêche AFP. Un fil qui les coupait des autres, proches ou éloignés, toujours suspects, et les confinaient dans une trouille de tout irrationnelle. Ma bataille essentielle a été de sortir de la fin du monde maternelle et le manque permanent paternel. Guère un hasard si je pratique ce métier depuis une quinzaine d'années. Scénariste de comédies. Un spécialiste du faire rire les autres. Une activité qui me nourrit à tous les sens du terme. Certes pas mes comédies qui changeront le cours de l'histoire et apporteront des

jours meilleurs. Peut-être éloignent-elles quelques instants la fin du monde. Toujours ça de gagné. Même pour les perdants.

C'était ce que je pensais avant de débarquer ici. Un couple d'amis m'a prêté leur villa au bord de la Méditerranée, en Tunisie. Pour y terminer mon dernier scénario. La production et les acteurs l'attendent. «Bon, j'ai du boulot.». Il a froncé les sourcils et repris sa pelle. Jeté comme par Jo et Hamid quand je les interrompais. Avec une très grande différence. Les deux frères ennemis semaient pour récolter des fruits et légumes. En espérant une saison prolifique pour leur jardin. Alors que lui ne sème que des dernières saisons. Œuvrant seul à son jardin d'inconnus dégueulés par la Méditerranée. Des femmes, des hommes, des gosses, échoués sur la plage ou flottant en pleine mer. «Ce pêcheur à la retraite a demandé l'autorisation aux autorités pour donner une sépulture à ces migrants sans.... Sans famille pour les inhumer dignement. Il le fait gratuitement. Se fout de la notoriété. Pas lui qui a appelé les caméras. Il gagne que l'estime de son miroir. Regardez...». Elle a balayé d'un geste le cimetière improvisé dans les dunes de sable. «Il a plus assez de place. Et chaque jour la mer apporte d'autres... Il va sûrement avoir besoin d'un autre terrain pour continuer son travail.». Elle s'est tournée le retraité. Il creusait le sable comme si nous n'étions pas là. Ses gestes et le flux et reflux de l'eau se mêlant au vent très doux. Tandis que lui imperturbable, frêle esquif entêté, continuait de ramer contre l'oubli. Se rappeler d'un homme, d'une femme, d'un enfant... Famille et ami à lui tout seul de corps sans noms. Mais pas sans passé. Ne pas les laisser se noyer une seconde fois.

Du mal à rendre ma commande. Comment pondre de la comédie après ce que je viens de voir et d'entendre ? Faire rire des millions de gens pendant qu'un homme enterre seul des migrants. Première fois que j'ai regardé mon clavier avec une espèce de dégoût. Témoin de ma fuite depuis des décennies. Me débrouillant pour échapper à toute culpabilité. Je ne suis pas responsable de ce qui se passe sur la planète. Me contentant de ne pas rajouter de la boue à la merde. Ma fuite m'a soudain sauté sà la

gueule. Continuer d'esquiver la réalité ? Laisser tomber mon travail de fiction pour parler de cet homme et des autres qui, comme lui, tentent de ralentir la fin du monde ? Stupide de croire que passer de la comédie au documentaire, ou à des fictions rivalisant de noirceur avec la réalité, changera quoi que ce soit à l'horreur au quotidien. Celle des migrants et de millions de terriens en proie aux guerres et injustices. Juste une façon de me déculpabiliser. Tirer la couverture du malheur à moi pour me mettre en lumière et prendre le rôle du grand humaniste. Une manière efficace de camoufler mon égoïsme. Semblable à celui de nombreux citoyens, le cœur sur la main mais toujours à bonne distance des éclaboussures du réel qui tache. Comme certaines grandes gueules médiatiques prêtes à accueillir toute la misère du monde ; à part sur le parquet de leur salon. Difficile de se positionner. Que faire ?

Au fond, je devrais me taire et continuer de faire ce que je sais faire. Puisque tous mes atermoiements sont inutiles. Un impuissant juste capable de dégainer sa carte bleue et ses bons sentiments. Même pas capable de transformer tous ces corps, cadavres flottant sur la folie de notre siècle, en un combat ou un poème si puissant qu'il pourrait leur servir d'épithète à travers le temps. Ni de réaliser un documentaire assez efficace pour secouer les consciences, du haut en bas de l'échelle, et empêcher l'arrivée du prochain cadavre sur les plages de mes vacances. À quelques kms de ma villa avec piscine, hammam... En colère contre la connexion Internet à trop bas débit de ce bled m'empêchant d'envoyer des photos de mon paradis à mes famille et copains. Autant la fermer. Continuer mon petit train train de nanti de la planète. Et laisser faire les femmes et les hommes comme le jardinier des inconnus. Plus puissant que moi et les coqs en costards, voitures officielles, se targuant d'être les puissants. Le jardinier ne se pose pas de questions. Il fait. Sans chercher à décortiquer son geste. Juste creuser un trou pour le dernier inconnu échoué. Pas n'importe quel tombe improvisée. Un trou pour que l'humanité ne sombre pas elle aussi corps et âme dans l'indifférence. Essayer de tenir ce siècle hors de l'eau.

Les rayons du soleil ricochent sur l'aile de l'avion. Je colle mon nez au hublot. La mer se rétrécit de plus en plus. Mon scénario est bouclé. Je rentre chez moi après trois semaines d'absence. Retour dans ma bulle protégée. Très heureux de retrouver ma femme et mes gosses. Nos deux chats qui me feront la gueule avant de ronronner. Sûrement très nombreux ceux rêvant de vivre dans une telle bulle. Mais elle vient de se fissurer. Une fissure qui, bien sûr, sera colmatée sur un divan ou ailleurs. La douleur d'une culpabilité sans doute vite absorbée par mon agenda. Loin d'un homme recueillant des dépouilles amenées jusqu'à lui par les vagues. Chacun de ces noyés porteur d'une histoire connue d'autres, ailleurs. Des souvenirs dans la tête de leurs proches sans nouvelles d'eux et bouffés d'inquiétudes. Pas que des corps sans identité venus de l'autre côté de la mer. Des larmes, des rires, de la bassesse, de la beauté, des espoirs... Cette histoire unique dont le jardinier de l'au-delà veut honorer la mémoire, laisser la trace d'un être de passage dans le sable. Un cimetière pour inconnus dans son village de naissance. Deux mains offrant un accueil pour l'éternité.

Sans mon luxe du pessimisme.

NB : Une fiction inspirée de cette vidéo. Un homme qui ne s'offre pas le luxe du pessimisme. Préférant offrir une dernière demeure à des hommes, des femmes, des enfants, noyés en Méditerranée. Des êtres ayant rêvé d'une autre vie. Et d'une autre destination qu'un cimetière des inconnus.